

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Après le Derby, le Grand prix de Paris : deux solennités hippiques qui servent de prétextes à un véritable assaut d'élégance ; si le Derby est plus choisi comme monde, le Grand prix attire chaque année à Paris nombre de curieux de la province et de l'étranger. Presque toujours il y a lutte entre les écuries anglaises et françaises, et quand un cheval français sort triomphant de la lutte, cela devient un véritable honneur national.

Donc, pour l'instant, tout se fait au point de vue du Grand prix ; couturiers en vogue, couturières émérites, composent pour ce jour leurs plus étourdissantes toilettes, et cela mystérieusement, car il s'agit, pour les femmes, de frapper un grand coup et de se montrer plus charmantes, plus élégantes que jamais. Chez quelque fournisseur que vous vous présentiez, il y a une réponse inévitable à subir : si c'est chez une fleuriste, pas une fleur, pas une garniture de chapeau qui ne soient réservées pour le Grand prix ; les modistes n'ont pas un moment à perdre, leurs salons sont dénudés et les chapeaux disparaissent comme par enchantement, toujours pour le Grand prix ; quant aux couturiers et couturières, leurs ateliers, quelque nombreux qu'on les connaisse, deviennent insuffisants en présence des commandes à exécuter... pour le Grand prix !

Comme il n'est point de secrets pour nous, nous pouvons déjà révéler à nos lectrices les toilettes à succès, s'il fait beau temps, car il faut tout prévoir, les robes brodées sur batiste écriue, bleu pâle, rose tendre et blanche, produiront un charmant effet sur transparents de faille de même teinte. Polonaises ajustées ou non, tuniques et corsages demicintrés, se porteront également ; mais les femmes les plus élégantes, sûres de la perfection de leur taille, préféreront la cuirasse de faille de même teinte que le jupon, avec tunique et manches brodées à jour.

En ce genre, nous ferons le détail de plusieurs toilettes d'un goût parfait.

Première toilette : Jupon de faille blanche à demi-traine, garni de trois volants plissés à larges rayures de faille noire. Tunique brodée formant long tablier devant, ornée d'un petit volant plissé de faille noire et d'une valenciennes au-dessus du plissé. Cuirasse de faille blanche à petit col montant de faille noire ; manches brodées à jours avec revers de faille noire garnis de valenciennes. Large ceinture de faille noire retombant derrière en coques. — Cette même toilette se reproduit en toutes couleurs claires.

Autre costume composé d'une jupe de faille havane clair, très-peu ornée devant, mais garnie de volants froncés et déchiquetés montant derrière jusqu'à la taille. Tunique brodée sur batiste écriue, avec dentelle frangée dans le bas, harmonieusement drapée de chaque côté et derrière. Large écharpe de foulard écossais soutenant artistement le pouff de la tunique. Chapeau assorti à la toilette, en batiste écriue, orné de ruban écossais et de coquelicots jaunes, noirs et rouges. — Nous recommandons l'ensemble de cette toilette comme ayant beaucoup de genre et de distinction.

Nous avons remarqué plusieurs toilettes de jeunes filles à l'aspect frais et coquet. Ces robes sont en mousseline blanche ou en foulard.

Les robes de mousseline blanche se composent, en général, d'une jupe à traine, garnie d'une série de petits volants froncés ou plissés ; d'une cuirasse bleue, rose ou mauve, ouverte en châle et laissant paraître une ruche de mousseline ; de manches de mousseline rehaussées dans le bas par un nœud assorti à la cuirasse. Ces toilettes, très-simples, sont extrêmement faciles à organiser.

Quant aux costumes de foulard, on en fait de charmants, ornements de plissés de mousseline dépassant les volants et



P. N° 210. — MODÈLE DE CORSAGE.

les garnitures. Avec le foulard croisé, uni, rayé ou à pois, on arrive à faire de délicieuses toilettes fraîches, soyeuses et poétiques. Nous avons vu, en ce genre, un costume de foulard bleu pâle, orné de petits plissés de mousseline, qui produisait un effet irrésistible. Un autre, non moins joli, était ainsi composé : — Jupé de foulard rose, coquettement garnie du bas. Tunique-écharpe nouée derrière, en foulard Surah à rayures gris rosé. Corsage à basques encadrées d'un plissé rose; haute colerette rose ouverte en châle, avec plissé de crêpe lisse à l'intérieur; même plissé rose autour des revers des manches.

La broderie anglaise joue un si grand rôle, dans la mode actuelle, qu'il n'est pas de costume de toile qui puisse s'en dispenser. Elle a le mérite, cette broderie, tout en étant négligée, de convenir tout particulièrement aux tissus d'été un peu épais : elle est donc destinée naturellement aux toiles, piqués et coutils; mais avec la batiste, la mousseline et même le foulard, il faut préférer la guipure Cluny qui, malgré son épaisseur, a plus de légèreté : à moins, cependant, qu'elle ne soit complètement à jours, auquel cas elle devient plutôt une dentelle qu'une broderie. Nous ne parlons ici que des bandes ordinaires de broderie anglaise, qui sont vendues partout à si bas prix.

Quoi que l'on puisse dire des nouveaux chapeaux, ils sont en général fort élégants et coiffent toutes les femmes de façon à les embellir. S'il y en a de ridicules, il faut en accuser les personnes qui ne savent pas choisir ce qui leur convient, et ne pas s'en prendre à la mode, qui n'est pas toujours aussi coupable qu'on veut bien le dire. Elle crée sans cesse des nouveautés, mais ne les impose jamais.

LOUISE DE TAILLAC.

Description de la planche P. n° 310.

(Voy. page 277.)

Corsage de campagne en Oxford bleu de Sèvres avec rayures d'un rose tendre. Sur le devant, revers allant jusqu'à la taille avec les rayures horizontales de façon à former un contraste. Haute colerette se terminant par un petit revers formant pointes. Manche garnie de deux volants; colerette et sous-manches en crêpe blanc plissé. — Coiffure assez élevée, composée de doubles coques derrière avec enlacement de marteaux. Sur le devant, marteau posé au milieu de bandeaux relevés sur les tempes et de frisures tombant sur le front.

Description de la planche colorée n° 1147.

TOILETTES DE VISITE ET DE PROMENADE. — 1. Jupé de faille (couleur biche), garnie d'un haut volant de 50 centimètres surmonté de deux bouillonnés. Tunique en cachemirienne de même teinte garnie de broderies blanches formant tablier et pouff derrière soutenu par une écharpe verte, les coquillés de la jupe doublés de vert, ainsi que les basques du corsage et les revers des manches; ruche coquillée doublée de foulard vert dans le haut du corsage qui est à basque plates devant, fendues des côtés et à plis creux derrière. — Chapeau Trianon en paille d'Italie, bordé de velours noir garni d'une guirlande de feuillage et d'une plume; nœud vert posé derrière sous le relevé dentelé de la passe.

2. Costume de chalyz jaune clair, garni de taffetas mauve. La jupe garnie devant d'un volant plissé de 40 centimètres retenu par des plis-és en travers de taffetas mauve avec nœuds de chaque côté; même garniture reproduite au-dessus. Très-compiquée, cette jupe est ornée derrière d'un petit volant plissé et de mêmes plissés mauves. Tunique drapée en pouff derrière et formant longues pointes de chaque côté. Corsage à gilet et à basques doubles avec col et revers de taffetas mauve, biais mauves autour des basques, gilet rayé en travers, col et manchettes de percale blanche et mauve. — Chapeau de paille d'Italie, garni d'un foulard mauve et d'une touffe de fleurs légères. Bas de soie mauve.

GRANDE PRIME

DU "MONITEUR DE LA MODE"

Nous avons trop souvent recommandé avec éloge la machine à coudre perfectionnée par MM. Pollack, Schmidt et C^e, *la Silencieuse*, pour que nos lectrices ne soient pas complètement édifiées sur sa grande utilité, en même temps que sur les nombreux avantages qui la rendent de beaucoup préférable à toutes les machines du même genre. Les perfectionnements auxquels elle doit sa supériorité ont été appréciés et récompensés par toutes les autorités scientifiques et industrielles, ce qui constitue en sa faveur un irrécusable témoignage.

On sait, et c'est tout ce que nous en voulons rappeler ici, qu'elle doit à sa construction simple d'être à l'abri de toute réparation; que son mouvement doux, facile et silencieux permet de travailler sans fatigue, lentement, et jusqu'à la vitesse de 1200 points par minute. D'où il résulte que, recherchée à bon droit par la famille, où elle peut être dirigée par les dames et les jeunes filles les plus délicates, elle convient en même temps, mieux qu'aucune autre, aux ateliers de lingerie, de couture et confections, le régulateur chiffré du point, dont elle est munie, ayant une grande importance pour la régularité du travail.

Dans ces conditions, il a paru à l'administration du *Moniteur de la Mode* qu'il y aurait le plus haut intérêt à faciliter à ses abonnées l'acquisition d'une machine aussi précieuse, et qu'on lui saurait gré d'en faire, dans la mesure du possible, l'objet d'une prime exceptionnelle. Nous avons été assez heureux pour trouver une combinaison qui nous permet de réaliser cette pensée, et nous nous empressons d'en faire part à nos lectrices.

A partir de ce jour, nous sommes en mesure d'offrir à nos abonnées, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et C^e, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Poullien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et C^e à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données; à celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs; moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

AD. GOUBAUD ET FILS.

A la demande du plus grand nombre de nos abonnées, — désireux, d'ailleurs, d'apporter à notre œuvre toutes les améliorations qu'elle comporte, — nous avons décidé de publier en supplément au *Moniteur de la Mode* (c'est-à-dire en outre des feuilles de patrons que nous donnons chaque mois) 12 PATRONS DÉCOUPÉS, reproduisant, au point de vue pratique, les modèles publiés dans les gravures du *Moniteur de la Mode*.

Ces patrons, afin qu'ils puissent rendre de réels services à nos abonnées, seront expédiés *franco* ainsi qu'il suit : 6 dans la période comprenant les mois de mars, avril, mai et juin (c'est-à-dire 1 en mars, 2 en avril, 2 en mai et 1 en juin), et 6 dans la période comprenant les mois d'octobre, novembre, décembre et janvier (c'est-à-dire 2 en octobre, 2 en novembre, 1 en décembre et 1 en janvier).

Nos abonnées se trouveront ainsi en possession d'une ample provision de patrons aux époques les plus intéressantes du mouvement des modes.

Le premier service de ce supplément, d'une incontestable utilité, se fera en octobre 1874. Nos abonnées, pour recevoir ces patrons découpés, n'auront qu'à nous adresser *franco*, en timbres-postes ou en bons de poste, la somme de 2 francs.

AD. G. ET FILS.

CAUSERIE

Le « joli mois de mai » de l'an de grâce 1874 ne laissera pas, croyons-nous, de bien vifs regrets dans le monde. Le fait capital de son histoire est un changement de ministère, — lequel ne nous regarde point, — et le reste vaut à peine qu'on le note.

A moins qu'il ne vous plaise savoir que l'Académie des Beaux-arts a donné à M. le vicomte Henri de Laborde la succession de M. Beulé, de son vivant secrétaire perpétuel de ladite Académie. *Item* qu'à la suite d'un incident survenu chez madame de Pourtalès entre la princesse de Metternich et le comte de Montebello, ce dernier s'est battu en duel avec le prince de Metternich et, en sa qualité d'insulté, a été blessé d'un coup d'épée par son adversaire. Telle est la justice des armes !

Depuis un grand mois on n'entend parler que salons, tableaux, peintres, sculpteurs, récompenses, etc. Le moment est donc bon pour se livrer à une petite revue rétrospective qui n'est pas absolument dépourvue d'intérêt.

Les Salons n'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui. Dès leur origine, qui remonte à 1667, ils furent très-restreints, et, ainsi que l'établissent les statuts de 1663, les membres de l'Académie des Beaux-arts seuls avaient le droit d'y envoyer leurs ouvrages. Cela dura jusqu'en 1699. A cette époque, le Salon fut transporté dans les galeries du Louvre, sur la proposition de Mansard. En 1754, il devint annuel. En 1848, il s'établit aux Tuileries; de 1850 à 1853, on le vit au Palais-Royal; en 1853, il se réfugia rue du Faubourg-Poissonnière, dans l'ancien local des Menus-Plaisirs; en 1858, enfin, le palais de l'Industrie lui offrit sa généreuse hospitalité.

Les *salonniers* ne sont pas contemporains du premier Salon. Ils n'apparurent qu'en 1699. Le premier compte rendu du Salon fut inséré dans le *Cabinet des Singularités*; il est signé de Florent Lecomte. En 1747, Lafont de Saint-Yenne publia des *Lettres sur l'état de la peinture en France et réflexions critiques sur l'Exposition de 1747*. Le premier salonnier vraiment célèbre fut Diderot, qui, disait-il, aurait donné une partie de sa philosophie pour un tableau de Greuze.

En 1810, M. Guizot publia un article intitulé : *De l'état des arts en France, au Salon de 1810*. M. Thiers débuta au *Constitutionnel* par des articles sur le Salon de 1822.

L'année précédente, un enfant était né, qui devait devenir un des peintres les plus gracieux de ce temps. Elève de Gleyre et de Paul Delaroche, Hamon vient de mourir à Saint-Raphaël (Var). On se rappelle encore l'immense succès qu'obtint en 1852 sa *Comédie humaine* et, l'année suivante, *Ma sœur n'y est pas* : de charmants badinages contemporains, traités à la manière antique.

Pendant qu'il s'éteignait doucement, on procédait, à Nanterre, à une cérémonie dont il eût pu faire un joli sujet de tableau. Vous devinez bien qu'il s'agit du couronnement de mademoiselle Augustine Bachelet, la rosière de l'année. Une assez jolie personne, par parenthèse ! D'après les gens du pays, c'est une « petite châtaigne », ce qui signifie qu'elle est d'une taille au-dessous de la moyenne, et qu'elle a des cheveux châtain. De son état, elle est couturière, et nourrit ses parents. Vous voyez qu'elle est digne d'intérêt.

Le ridicule, qui finit par tout tuer en France, semble commencer malheureusement à s'attaquer au couronnement de la rosière, et ce sont les gens du pays même qui, par des plaisanteries de mauvais goût, battent en brèche cette jolie institution.

Eh bien, tant pis ! C'est grand dommage, car elle sera toujours charmante, si le pays ne l'empêche, cette fête de la rosière, dont l'origine est si ancienne qu'elle se perd dans la nuit des temps. Parmi les nombreux étrangers qu'elle avait attirés, pas un à qui le coup d'œil ne plût extrêmement.

Mais, de tous les assistants, ceux qui évidemment étaient le plus sérieusement « empoignés », c'étaient les soldats qui faisaient la haie. On voyait toutes ces bonnes figures regarder avec un franc plaisir la rosière et les autorités constituées, et l'on devinait que cette procession, ces pompiers en uniforme, ce maire en écharpe, tout cela enfin leur rappelait leur village, un jour de fête carillonnée.

Suresnes aussi a eu sa rosière. Mais, de ce côté, l'origine historique du couronnement est connue. Une institution, sur le patron de tant d'autres, créée en 1778 par l'abbé d'Helyot, interrompue en 1793, et restaurée par la comtesse de Richemont en 1804 : telles en sont les phases distinctes.

Avant la Révolution, on avait couronné à Suresnes 15 rosières. Depuis 1805 jusqu'en 1870, on en couronna 66. En 1872 on en couronna 2 et 1 l'an passé; ce qui fait au total 84 rosières. On en connaît encore une trentaine de vivantes à cette heure. Et l'on dit que tout passe !

L'Espagne fait trop parler d'elle, en ce moment même, pour que nous n'en profitions pas. C'est à propos de la Péninsule qu'a été racontée, l'autre jour, chez M. de La Chaise, la jolie historiette qu'on va lire. Le narrateur était un touriste anglais nouvellement arrivé d'Espagne, de cette Espagne qui, selon l'expression pittoresque de sir L. Bulwer, mériterait si bien un nouveau déluge, mais cette fois sans l'arche.

Notre Anglais, qui se rendait de Séville à Xérès, ne comprenant pas que toute distinction de rangs et de classes était chose mal séante par des temps égaux comme ceux que parcourt en ce moment l'Espagne, envoya sans façon le conducteur de sa voiture dîner à la cuisine de l'auberge où il s'était arrêté. Le conducteur qui, dans son âme et conscience, pensait qu'il aurait fait grand honneur à un hérétique en s'asseyant à la même table que lui, cacha son indignation au moment où l'outrage lui était fait; mais, comme on s'était remis en route et qu'on se trouvait à quatre lieues environ de Xérès, au milieu d'un chemin complètement désert et défoncé par des marais, il obligea le voyageur à sortir de sa carriole, puis lui jetant sa valise sur le sol et fouettant ses chevaux :

— Mylord, lui dit-il, vous ne m'avez pas trouvé digne de m'asseoir à votre table, et moi, don Jose Balbino, Bustamante Orozco, je trouve que vous êtes de trop mauvaise compagnie pour occuper une place dans ma voiture. Bonne nuit !

Pas trop mal, n'est-ce pas, pour un voiturier ? Et surtout comme c'est bien espagnol !

Ludovic SAUVEUR.

A CHANTILLY

Le trente-sixième anniversaire de la fondation du Derby de France a été fêté, sur le turf, avec un éclat auquel il faut rendre hommage et dont nous trouvons, pour ainsi dire, un reflet dans le *Sport*.

Ainsi que le constate notre excellent confrère, la vogue du beau monde n'a pas plus fait défaut cette année que par le passé. La plupart de nos radieuses individualités coutumières de ces réunions s'y trouvaient, ainsi que quelques-unes parmi les jeunes et brillantes étoiles qu'on voit depuis peu dans notre monde de l'élégance. Madame la comtesse de Martel était venue assister au Derby comme elle s'est rendue à toutes les courses du printemps, comme chaque matin elle se montre dans les allées du Bois qu'elle parcourt en amazone élégante et solide, accompagnée du comte son mari et d'un essaim de cavaliers leurs amis, galopant à sa suite et dont on a plaisamment dit que la plupart avaient martel en tête.

La comtesse de Martel, aux courses de Chantilly, portait une de ces toilettes ajustées qui vont si bien à sa taille élancée et svelte. Sa robe était en guipure blanche sur un jupon de pékin noir et blanc. La robe de guipure était relevée par de larges rubans de satin noir et faille bleu-ciel formant pouff; petit chapeau de feutre blanc orné de chardons. Il n'y manquait que la devise : « *Qui s'y frotte s'y pique !* »

La mode des cheveux sur le front, qui voudrait s'imposer depuis quelque temps, est une hérésie. Elle ne peut avoir été proposée que par un artiste mal inspiré. Le front est une partie de la tête humaine qui reflète l'intelligence et il ne faudrait jamais, jamais le voiler. Tout ce qui le couvre, nuit aux grâces et à la franchise de la physionomie. Nous adjurons les femmes comme il faut de ne céder sur ce point ni aux maladroitesses sujétions de leurs conseillers, ni à l'entraînement de l'imitation.

L'assistance, dans son ensemble, n'offrait rien d'absolument saillant, ni en coupe nouvelle d'habillement, ni en couleurs. Les chapeaux étaient de forme variée, tous de goût individuel, pas toujours heureux peut-être; aucune mode ne prévalait. Le chapeau rond n'était pas même en majorité; beaucoup de dames avaient jugé à propos de se coiffer du Léopold-Robert, sans se rappeler que le Léopold-Robert est une coiffure qui sied mieux pour le théâtre, pour visite ou pour mariage. Aux courses, il faut absolument de la fantaisie, s'assouplissant aux exigences et au sentiment de la villégiature, du plein air et du soleil.

Dans l'assistance : mesdames de Rothschild. La baronne Gustave était en mousseline rayée blanche et noire; la baronne Adolphe, en écarlate et noir. Madame de Poilly, en noir et bleu, chapeau de paille d'Italie, placé très en arrière et très-crânement, mais n'ayant rien de particulier comme chapeau de villégiature. La duchesse de Fezensac, robe écarlate, chapeau rond en paille, orné de roses jaunes. Madame de Béhague, robe écarlate, avec guipure blanche. La comtesse de Brantès, robe de toile écarlate. Madame de Louvencourt, la comtesse de Boigne, madame de Perceval. Madame Lefevre, portant un ravissant chapeau. La vicomtesse de la Ferté-Mehun, en gris-perle. La marquise de Galiffet, robe de teinte abricot.

La toilette la plus splendide qu'offrait cette réunion, correcte, dans sa fastuosité, était celle de madame la princesse Souvaroff; elle était à traîne en foulard paille, garnie de dentelles brodées paille et jais, jupe avec plissés de mousseline blanche.

Autant le luxe vestimental serait étrange, porté par une femme ordinaire, autant ce luxe convient à une femme de haute condition, pour qui, d'ailleurs, l'élégance du visage et la

beauté de la taille sont des immunités toutes spéciales. Le luxe, en pareille occurrence, est à sa place, dans son vrai cadre, par la raison que tout est harmonique.

Du côté des profanes il y avait, par-ci par-là, des audaces d'un goût douteux; ensuite, tout cela est si mal porté par elles, à quelques exceptions près, que toilettes, maquillage et langage hurlent à blesser les yeux et les oreilles.

La mise de madame la comtesse de Montgomery était d'une fraîcheur printanière ravissante; une mise non assumée, et merveilleusement calculée pour affronter les ardeurs d'une température accablante. Elle avait un costume de serge violette avec agréments de rubans en fil bleu; chapeau de paille avec rubans aux teintes assorties. Ce sont de ces toilettes qui, pour les yeux, *fleurent comme baume*.

Madame la princesse de Metternich était en robe de soie rose pâle, tunique et corsage bleu-ciel; volants de dentelles noires, chapeau de dentelles noires garni de roses pâles.

Dans cette assemblée, l'élégance anglaise, dans une de ses expressions les plus élevées, s'est trouvée en présence de l'élégance française. La première était représentée par lady Cardigan, aujourd'hui comtesse de Lancastre, et la seconde, par la princesse Souvaroff, dont nous venons de parler.

Au nombre des souvenirs impressifs de cette réunion, indiquons une charmante individualité qui portait une robe de dentelles noires et blanches, la tunique et le corsage en dentelles également avec bandes de velours noir, chapeau de paille garni de roses pâles et de rubans bleus et d'un voile dont les plis encadraient gracieusement la tête.

Autre souvenir d'élégance correcte : une robe de mousseline blanche, corsage de soie bleue avec large ruban bleu descendant de la taille aux talons, chapeau de paille orné d'épis et de roses avec rubans bleus; jolie taille, démarche assurée et distinguée.

Enfin, une robe de soie noire à manches de mousseline blanche, chapeau noir; toilette d'une fine élégance, portée avec une désinvolture adorable et un air de fête.

Eugène CHAPUS.

LA BEAUTÉ DU PIED

Les Parisiennes sont depuis longtemps renommées pour leurs petits pieds et leurs fines chevilles.

Un pied étroit et cambré est signe de race, dit-on. Les romanciers ne manquent jamais de gratifier leurs héroïnes de pieds aristocratiques. C'est pourtant là un terme bien mal appliqué, car le pied plébéien est aussi souvent bien formé que le pied aristocratique; ce qui est plus vrai, c'est que celui-ci est généralement mieux chaussé.

La forme des extrémités varie toutefois avec la race : ainsi les Anglais ont le pied plat; les Russes, des pieds énormes aux attaches éléphantines. — C'est pour cette raison, dit-on, qu'une princesse russe a mis à la mode les robes à traîne. — Les Américaines ont, en général, de très-jolis pieds, ce qui est assez difficile à expliquer, leurs ancêtres communs, les Anglais et les Allemands, étant fort mal doués sous ce rapport. Enfin, n'oublions pas de mentionner la race espagnole, si célèbre pour ses grands yeux et pour ses mains et ses pieds lilliputiens.

La beauté du pied ne consiste pas tant dans sa dimension que dans sa forme et l'harmonie de ses proportions.

Les pieds de la Vénus de Médicis excitent l'admiration de tous les connaisseurs. Ils ne sont pas d'une petitesse exagérée et suivent l'échelle de proportion adoptée par la plupart des sculpteurs de l'antiquité, c'est-à-dire que leur longueur est

celle du sixième de la longueur du corps. Leur forme est gracieusement elliptique, le second orteil dépassant le premier. Cette projection naturelle du second orteil est généralement arrêtée chez nous dans son développement par la compression de la chaussure. Les extrémités supérieures et inférieures sont toujours en rapport les unes avec les autres. Lorsque la main est belle et le poignet délicat, on peut, sans le voir, être certain que le pied est élégamment cambré et la cheville gracieusement arrondie.

On sait qu'en Chine les femmes du peuple, qui ont besoin de leurs pieds pour marcher, et les femmes de la famille impériale, qui sont d'origine tatare, se contentent des pieds que la nature leur a donnés et ne cherchent pas à leur donner la forme d'un sabot de cheval, beauté idéale aux yeux d'une bourgeoise du Céleste Empire.

Si un joli pied est un détail important de la beauté féminine, la démarche est encore une bien plus grave affaire : car si très-peu de personnes songent à remarquer si votre pied est court ou long, en forme de fuseau ou de fer à repasser, votre démarche, votre allure sautent aux yeux de tous ; et, comme il dépend de vous qu'elle soit gracieuse ou ridicule, vous devez y faire grande attention.

L'aisance et la grâce de la démarche tiennent surtout à la chaussure. Il faut qu'elle soit légère et prenne bien le pied, mais sans le serrer ; que, pour les chaussures de sortie, la semelle soit assez épaisse pour que le pied ne souffre pas du contact des cailloux ; que le talon soit de médiocre hauteur et ne se termine pas en pointe.

Les hauts talons pointus, si fort à la mode maintenant, rendent la démarche hésitante et sautillante, sans grâce et sans dignité. De plus, ils sont cause d'un nombre incalculable d'entorses et de foulures. Les médecins sont unanimes à les proscrire, mais les femmes sont si vaines qu'elles préfèrent risquer leur santé plutôt que de rester en arrière de la mode. S'il en est, parmi celles qui liront ces lignes, qui n'aient péché que par ignorance, nous les invitons à bien les méditer.

N. P.

BIBLIOGRAPHIE

La librairie Plon vient de faire paraître coup sur coup plusieurs ouvrages qui méritent que nous les signalions. C'est d'abord *La Cour et la Ville de Madrid vers la fin du XVII^e siècle*, — relation du voyage d'Espagne par la comtesse d'Aulnoy¹.

Connue principalement par ses contes de fées, qui ne donnent qu'une idée très-inexacte du véritable tour de son esprit, madame d'Aulnoy savait surtout observer et peindre. Rien n'est plus curieux que les détails de mœurs auxquels elle nous initie sur les Espagnols de son temps.

Ces mœurs, si étranges à nos yeux, se sont en grande partie perpétuées jusqu'à nos jours, et il en existe encore de nombreux vestiges. Madame Carey n'a pas manqué de le faire ressortir dans les notes et pièces ajoutées par elle à l'œuvre primitive de la comtesse d'Aulnoy, puisées toutes aux informations les plus sûres ; et ce n'est pas un des moindres attraits de cette restitution littéraire et historique si heureusement tentée.

Le livre, publié avec luxe, est enrichi d'un portrait de la comtesse d'Aulnoy.

M. Jules Favre n'oublie point qu'il est membre de l'Académie française et que ce titre oblige, bien que quelques-uns de ses

¹ Un vol. in-8, chez MM. Plon et C^o, rue Garancière, 10, Paris.

collègues semblent parfois prendre à tâche de ne point s'en souvenir.

Nous avons lu, avec un plaisir et un intérêt que partageront tous les amis du beau style et des idées justes, les études de l'illustre avocat sur ces divers sujets : 1^o des devoirs internationaux ; 2^o éloge de Washington ; 3^o de la condition des femmes dans les sociétés démocratiques ; 4^o éloge de Jeanne d'Arc.

Ces études ne sont autre chose que les conférences faites en Belgique, en avril dernier, par l'ancien ministre des affaires étrangères du gouvernement de la Défense nationale. M. Jules Favre a eu l'heureuse inspiration de les réunir en un volume, et le public lui en saura gré.

Un livre dont l'éloge n'est plus à faire, car, de l'aveu de tous il figure parmi les plus beaux ouvrages qui soient sortis des mains de l'homme, c'est *l'Imitation de Jésus-Christ*.

Bien traduire cette œuvre qui, depuis des siècles, fait les délices du monde chrétien, la traduire surtout en beaux vers, ce n'est point une petite tâche. Le grand Corneille l'a entreprise et l'a ainsi rendue encore plus difficile à qui viendrait après lui et tenterait de l'imiter. Le premier qui l'ait osé est un prêtre du clergé de Saint-Sulpice, M. l'abbé Gaurel.

Le souvenir de l'auteur de *Cinna* nous met mal à l'aise pour apprécier comme il conviendrait la traduction de l'abbé Gaurel, publiée avec luxe par M. Plon. Disons pourtant que ce n'est pas seulement un livre de piété, mais une œuvre de saine littérature qui trouvera sa place dans toutes les bibliothèques des hommes de goût, aussi bien que dans celles des familles chrétiennes.

Dans un autre ordre d'idées, M. le comte de Gobineau publie — sous ce titre, *les Pléiades*, — un roman destiné à faire sensation. Il reprend la tradition du vrai roman français, vivement et spirituellement écrit, plein d'observations neuves et profondes, d'aperçus ingénieux, spirituels, empruntant à un dialogue toujours vif et d'une logique soutenue un attrait tout particulier.

C'est une étude du grand monde européen, du monde poli et intelligent, analysé selon la méthode pénétrante et subtile de Stendhal, mais avec une expression de sentiment, avec un mélange d'exubérance et de naïveté dans la passion, qui donnent à cette œuvre son caractère original et élevé.

Pour tout dire d'un mot, le livre de M. Gobineau résume la philosophie du bonheur par ce que l'amour a de plus exquis et de plus charmant. Il n'en faut pas davantage pour expliquer son succès.

Ch. D.

MÉLANCOLIE

Le jour se lève à peine, et déjà c'est le soir.
Hélas ! triste est mon cœur et sombre ma pensée.
Un dévorant chagrin tient mon âme oppressée,
Et je sens sur mon cœur peser son voile noir.

Sort cruel ! tous les maux sur moi semblent pleuvoir.
C'est l'avalanche sourde au flanc du mont lancée,
Qui des plus hauts sommets roule, jamais lassée,
Et sème ici la mort, plus loin le désespoir.

Que me veux-tu, douleur ? Implacable torture
Qui changes tous mes jours en une nuit obscure,
Es-tu le premier pas vers l'éternel sommeil ?

— Tu te trompes, ami ! Je suis l'ombre fidèle
Qui précède l'aurore et te la rend plus belle,
Regarde à l'horizon : tu verras le soleil !

ROBERT HYENNE.

DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 420).

1. PETITE FILLE DE DOUZE ANS. — Robe de mohair. Le devant de forme princesse garni de boutons, de poches, de biais et d'un volant plissé de 12 cent.; jupe plissée derrière, avec tunique drapée derrière et retenue de chaque côté au devant de la robe. Petite casaque Louis XV à manches courtes. (Voir la planche de patrons annexée à notre 1^{er} n° de juillet.)

3. PETIT GARÇON DE HUIT ANS. — Costume de drap léger gris, pantalon espagnol boutonné au-dessous du genou; veste demi-cintrée derrière, droite devant à plastron et boutonnée, grand col anglais.

4. PETIT GARÇON DE DEUX A QUATRE ANS. — Costume écossais avec gilet à bretelles, décollé en carré. Ceinture en large ruban écossais



COSTUMES D'ENFANTS

2. COSTUME DE PROMENADE POUR FILLETTE DE DIX ANS. — Robe de popeline d'Irlande de forme princesse devant, à ceinture derrière avec large nœud de ruban à la taille. Manches page à barrettes sur bande de soie. — Chapeau de paille anglaise (forme marin) orné de ruban et d'une guirlande de fleurs de côté.

et manches courtes. — Chapeau marin. — Souliers de chevreau.
5. PETITE FILLE DE SIX ANS. — Robe de coutil garnie dans le bas d'un dentelé en galon de laine. Corsage à basques découpées, décollé en carré et à manches courtes. Ceinture de ruban et même ruban dans les cheveux.



Lévy imp. r. 167, Marais, 86.

Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris.

1147

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Modes de M^{rs} Brunhes & Hunt, r. Meyerbier, 4 - Piques et Fleurs de Pervot Petit & C^{ie}

Coutures Régents de M^{rs} De Vertus Seign, r. Suber, 12 - Foulards du Comptoir des Indes, B^{is} Sebastopol, 129.

Parfums de Pinand & Meyer, Boulevrd des Italiens, 30 - Eau Gantoise de M^{rs} V. Rolando, r. de Provence, 4.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street, Covent Garden, W.C.

1. Brevi
2. Longi



3. Brevi
4. Longi

DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 423).

1. Bonnet-coiffure, composé d'un drapé de tulle et d'une haute dentelle encadrant le chignon, et retenu derrière par un nœud de ruban à pans et un coquillé de dentelle, grappes de fleurs au milieu.

2. Corsage à gilet sans manches; le gilet de faille bleue à poches, le corsage de gaze de soie complètement bouillonné, à revers avec haute

tron devant formant décolleté carré, deux nœuds de ruban et un sur chaque manche.

5. Robe d'enfant en piqué blanc garnie de broderies anglaises. Cette robe est plissée devant, le pli du milieu soutaché; bretelles soutachées encadrées de broderies; volant brodé posé dans le bas, de chaque



MODÈLES DE LINGERIE

collerette tuyautée; pèlerine carrée encadrée de dentelle noire, haute dentelle à l'intérieur de la collerette et nœud de côté.

3. Bonnet-coiffure, Coquillé de mousseline plissée retombant derrière en catalane, touffe de volubilis posée sur le sommet de la tête; coques de ruban à pans derrière.

4. Parure habillée en valenciennes; haute collerette montante à plas-

côté et derrière. Même broderie anglaise autour des manches courtes.

6. Parure simple en fin nansouk; col montant plissé et renversé devant, plastron plissé encadré d'une bande brodée, manche assortie avec haut revers plissé orné de broderie et manchette retombante. (Pour ces deux derniers modèles nos 5 et 6, voir la planche de patrons annexée à notre 1^{er} n° de juillet.)

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

La remarque était juste. Après avoir obtenu l'attention désirée, une masse végétale, qui avait d'excellentes raisons pour ne s'enraciner nulle part, disparaissait derrière une éminence rocheuse.

De ce point, l'ami d'Edgard n'eut qu'à suivre une pente assez rapide. Cette pente, en tournant à gauche sur elle-même comme un escalier, conduisait à une excavation comparable à celle qui abritait la première barque; à cela près que la nouvelle grotte avait une aire élevée et parfaitement sèche.

A peine Gustave déposait-il son fardeau, qu'une exclamation de joyeux étonnement échappait aux deux jeunes gens.

Un coin de la grotte recélait des bananes, des limons, des goyaves, proprement disposés sur des feuilles de latanier. Un peu de nourriture, d'ombre et de fraîcheur était ce qui manquait aux voyageurs, surtout au jeune créole, pour ne pas mourir en route! Jamais bienfait de la Providence ne parut se manifester mieux à propos.

A ce titre, les fruits appartenaient aux premiers venus, sans doute; c'est pourquoi on n'hésita pas à en profiter.

Oublieux un instant de leurs graves soucis, Gustave et son compagnon se félicitaient de cette chance inattendue. Un léger bruit sur le sable attira leur attention.

— Bengali! s'écrièrent-ils.

— Moi-même... Ce que vous avez trouvé là, messieurs, suffit-il à rétablir vos forces?

— Parfaitement.

— Et, ajouta Edgard, c'est toi, je le devine, mon garçon, que nous devons remercier?

— C'était bien le moins que je fisse. Ne savais-je pas combien vous deviez souffrir, après tant de fatigues? Malheureusement, je n'avais pas autre chose et il m'a fallu du temps et une certaine adresse pour vous rejoindre impunément.

— Que veux-tu dire?

— Saïd-Yama vous suit depuis ce matin.

— Saïd-Yama?

— Nous ne l'avons pas même aperçu.

— Il n'en saurait dire autant. A l'heure où je vous parle, une bien faible distance vous sépare d'un ennemi mortel.

— Qui l'empêche de se montrer? Il trouverait maintenant à qui parler!

Et le jeune Français brandissait le poignard qui lui servait de couteau.

— Il s'en doute bien; aussi prétend-il continuer à jouer de ruse avec vous, répondit Bengali.

Après une rapide inspection des abords de la grotte, le fils de Neddy-Neddy vint s'asseoir par terre, auprès d'Edgard Davidson et de Gustave Gérard, et les mit au courant des événements qu'ils ignoraient.

Si pressé qu'il fût de courir après les fugitifs, le fils aîné de Ben-Saïd aurait mal répondu aux pernicieux instincts d'une nature diabolique, si la fureur qu'il nourrissait contre son jeune frère n'eût absolument laissé derrière elle aucune trace.

Une violente étreinte, en manquant d'étouffer Bengali, l'avait enlevé du bateau et rejeté dans le fleuve, après un choc horrible contre le bord.

Évanoui de souffrance, le malheureux garçon n'avait repris l'usage de ses sens que pour lutter à grand-peine contre une

mort à peu près assurée. Il nageait comme une dorade; mais cette fois le courant l'entraînait, le disputant aux jongs sous-marins, aux roseaux, comme aux pointes sablonneuses qui, çà et là, pouvaient ralentir sa route, sans l'arrêter tout à fait. Mais soudain, il se sentit saisi, attiré vers le rivage par une double paire de mains aussi noires que vigoureuses.

— Monsieur John! monsieur Tom! s'écria-t-il, avec une agréable surprise.

— Petit Bengali!

C'étaient en effet les deux Mozambiques.

Le profond sommeil amené par l'ivresse, après un usage abusif des mangués semées sur leur route par le perfide Saïd-Yama, venait de se dissiper enfin.

Ils avaient dormi comme des marmottes, ronflé comme des orgues: cela suffisait au retour de toutes leurs facultés physiques et intellectuelles; mais cela ne pouvait que leur inspirer, en même temps que de vives inquiétudes, le plus vif désir de réparer le temps perdu.

Cependant l'ignorance des événements actuels excitait médiocrement les deux nègres à poursuivre un chemin qui, selon toute probabilité, ne devait les conduire qu'à une catastrophe.

La lutte engagée entre l'intérêt personnel et un devoir dont ils comprenaient fort bien les exigences, retenait nos gailards en suspens; c'est-à-dire que chaque pas en avant était aussitôt effacé par un en arrière.

Ils étaient là marchant... s'arrêtant... se grattant le front pour trouver une idée, et la nuque en signe de grand embarras de ne pas la voir venir... quand apparut à leurs yeux un corps humain descendant à fleur d'eau le cours du Hougly.

Un même sentiment, fort à leur louange, eut bientôt provoqué une tentative de sauvetage. On en connaît le résultat, rendu moins difficile par le passage du corps près de quelques blocs amoncelés aux dépens de la largeur du fleuve.

Rien ne pouvait mieux aider au dénoûment de la situation que la présence du jeune Hindou.

Le second fils de Ben-Saïd était trop intelligent pour se demander ce que l'on pouvait obtenir des deux Mozambiques, pétris seulement d'excellentes intentions.

— Sir Edgard, commença-t-il.

Mais à peine avait-il ouvert la bouche, que Tom et John bondissaient sur eux-mêmes, avec force cris et gambades.

— Quoi! quoi! Bengali parle à présent, dirent-ils.

Le jeune paria ne put s'empêcher de rire; mais jugeant l'heure inopportune pour se faire passer comme sorcier:

— Oui, messieurs, grâce aux bons soins d'un excellent docteur, j'ai enfin recouvré l'usage de la parole. Permettez-moi de l'utiliser en faveur de vos maîtres.

Et il reprit.

— Sir Edgard a délivré son ami Gustave. Ils sont tous les deux en route pour l'île des Caïmans, où se trouve miss Henriette. Saïd-Yama les poursuit. Il prétend sacrifier le frère et la sœur demain matin, au lever de l'aurore, car demain est l'anniversaire de la mort de Ben-Saïd. Il faut empêcher à tout prix une si noire action de s'accomplir. J'ai renvoyé White avec un billet à l'adresse de sir William. Si la Jument a pu regagner Davidson-House, tout est bien; mais dans le cas contraire, tout serait perdu. Retournez-donc bien vite sur vos pas. Afin d'aller promptement, plus sûrement, ne quittez le bord du fleuve qu'au moment où vous apercevrez Barrack-Poor sur votre gauche. Si votre maître a reçu mon avis, il sera en route par le même chemin; alors, vous n'aurez que plusieurs heures de marche avant de le rencontrer; autrement vous n'irez jamais assez vite, car ayant tout à préparer, à peine aura-t-on le temps de franchir un si long espace dans le bref délai qui nous reste. Enfin, pour assurer un plein succès, il faut que la fin de la nuit trouve déjà dans l'île sir Davidson et tout son monde. Il

faudra se munir de légères embarcations portées sur des voitures, couper court à partir de l'endroit où nous sommes et que vous reconnaîtrez, enfin, se méfier des caïmans, fort nombreux et toujours voraces, qui infestent tous les abords de l'île qui porte leur nom. Allez ! et assurez sir William que de mon côté rien ne sera négligé dans l'intérêt d'une cause qui est aussi la mienne !

Quoi qu'en pensât Bengali, ses noirs auditeurs n'avaient pas besoin qu'on leur dit deux fois la même chose, quand il s'agissait surtout d'une affaire de cette importance.

John et Tom s'étaient contentés d'un seul coup d'œil, d'un seul cri de ralliement.

Le fils de Neddy-Neddy n'avait pas achevé, qu'adoptant le pas gymnastique, ils avaient déjà mis entre eux et l'Indou une distance considérable.

Leur empressement à quitter des parages dangereux et à se rapprocher de l'habitation de sir Davidson tenait aussi à une autre cause.

— Nous avons été gourmands, hier, et nous avons perdu notre temps ; mais puisque, d'après Bengali, sir Edgard n'avait pas besoin de nos services pour délivrer Gustave, nous devons nous féliciter d'un accident qui nous a permis en même temps de sauver la vie au protégé de miss Henriette, et de porter à sir William des renseignements nécessaires au salut de ses chers enfants !

Ainsi renseignés sur ce qu'ils voulaient savoir, Edgard et Gustave se déclarèrent suffisamment reposés.

Un bruit semblable à celui d'un corps volumineux qui tombe dans l'eau retentit. Aussitôt, une gerbe liquide, bondissant de l'endroit du fleuve qui longeait la grotte, se répandit jusqu'aux trois personnages.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Les deux jeunes gens se précipitaient au bord du Hougly. Le paria n'eut que le temps de retenir le frère de miss Henriette.

— Saïd-Yama ! s'écriait Gustave, penché sur une sorte d'abîme formé par la roche perpendiculairement taillée, et contre laquelle un remou venait incessamment exercer une colère inutile.

— Prenez garde ! ajouta le jeune créole, prêt à combattre avec lui leur ennemi commun.

— Oh ! ce n'est pas à vous qu'il en veut, à présent que de vous-mêmes vous approchez de l'île où il prétendait vous conduire prisonniers, observa Bengali, c'est à moi.

— A toi ou à nous, je doute qu'il parvienne à nuire autrement qu'en paroles ! repartit Edgard.

La situation du Maître-Diable était, en effet, terrible. A moins d'une crue immédiate et considérable, il ne pouvait, seul, atteindre aucun des rochers.

N'ayant pied nulle part, Saïd-Yama s'épuisait en efforts bien difficiles pour ne pas couler au fond de cette espèce de puits. Un seul côté, celui du fleuve, promettait bien la liberté, mais à une condition : celle d'aller reprendre terre à un demi-quart de lieue en aval de la grotte.

Il fallait moins de temps à Bengali pour échapper à la fureur du monstre ; voilà pourquoi ce dernier, que trop de curiosité avait fait tomber dans le gouffre, ne renonçait pas encore à l'espoir d'arriver jusqu'à son jeune frère.

— Tu as oublié la prudence, lui cria Bengali, en cherchant à saisir nos paroles du haut des rochers, et tu as perdu l'équilibre. Tire-toi de là en t'éloignant à la nage, et vous, messieurs, venez vite !

A ces mots, Bengali s'engageait dans une voie souterraine dont on n'avait pas remarqué l'ouverture au fond de la grotte.

— Nous manquons de lumière ; mais n'importe, j'irai devant. Sir Edgard, prenez ma main, et que M. Gustave prenne la vôtre.

Attention ! le sol est raboteux, la voûte n'est pas toujours assez haute pour que l'on puisse marcher debout, et nous en avons ainsi pour trois quarts d'heure.

— Va donc ! répondit le créole.

— Et que Dieu nous protège !

Edgard et le jeune Français échangeaient ces mots à la dérobée dans un rapide coup d'œil.

— Si la confiance que nous accordons à notre guide n'est que le résultat d'un tissu de machinations, gare à nous !

Rien ne devait justifier une pareille crainte. Une seule fois elle revint mordre au cœur ceux qui étaient obligés de s'en remettre aveuglément à l'enfant qui les précédait. Vers le milieu, le souterrain présentait un brusque affaissement, assez profond pour étonner au moins les gens qui le traversaient en ignorant cette circonstance ; mais le sol reprenait bientôt un niveau raisonnable ; on en était quitte pour la peur.

La route que l'on suivait ainsi de cette manière semblait avoir été creusée à la longue par des infiltrations à travers des blocs de rochers, dépendance de la chaîne des Rocs-Jaunes, qui formait un coude autour duquel passait le Hougly. Ainsi, la voûte obscure, jouant le rôle d'une corde avec son arc, simplifiait un voyage qui, en bateau comme le long de la côte, eût demandé plusieurs heures.

Edgard Davidson et Gustave Gérard respirèrent doublement à l'aise en retrouvant le grand air et la lumière. Leur joie augmenta lorsqu'ils aperçurent devant eux une seconde rive tellement proche relativement à la largeur habituelle du fleuve, qu'elle ne pouvait appartenir qu'à une île.

— Oui, messieurs, répondit l'Indou, avant même qu'on lui eût adressé la question :

— Cette île est celle des Caïmans ?

— Enfin ! dit le jeune créole, en joignant les mains, enfin ! nous approchons du but !

— Et comment y parvenir ? demanda Gustave Gérard.

Pour toute réplique, Bengali montra un abri naturel sous lequel se cachait une barque.

L'embarcation ne valait guère mieux qu'un radeau, dont elle n'était en réalité qu'un diminutif. Elle se composait de trois ou quatre soliveaux liés ensemble, dans le sens de la longueur, et son aspect ne manquait pas d'analogie avec les trains de bois que l'on voit sur la Seine.

— Eh bien, qui nous arrête ?

Avant de répondre, l'Indou crut devoir gravir les roches riveraines, du sommet desquelles on embrassait de toutes parts un horizon plus vaste.

— Rien, dit-il, ne vous empêche de quitter immédiatement le rivage.

— Vous ! remarqua le jeune Français, avec une surprise que partageait son camarade ; ne veux-tu donc plus nous accompagner ?

— Je le voudrais ; cela est impossible, et vous le comprendrez en écoutant ce qui me reste à vous dire :

— Saïd-Yama vous a suivis en même temps que moi, vous le savez. Il craignait que vous n'allassiez chercher du secours à Davidson-House. Persuadé que nul motif, à présent, ne peut vous éloigner de l'île des Caïmans, il se félicite en songeant qu'aussitôt débarqués on vous fera prisonniers ; or, comme on ne saurait vous tuer, sous peine d'avoir à compter avec mon frère, il est certain de vous retrouver pour le supplice de demain.

— C'est vrai, dit Edgard ; nous ne sommes plus que deux, et nous ne possédons pour toutes armes que les poignards que tu nous as donnés.

— Nos fusils, nos munitions, nous ont été enlevés, ajoutait Gustave Gérard.

— Il faut pourtant que nous arrachions ma pauvre sœur aux mains de ces barbares !

Et plus désolé que jamais, le créole anglo-indien ne cessait de murmurer :

— Comment faire? comment faire?

Le jeune paria reprit la parole, avec la vivacité d'un individu contrarié d'interruptions si fréquentes.

— Le Maître-Diable ne doit plus avoir qu'un désir, dit-il, celui de s'opposer de tout son pouvoir à l'arrivée en ces lieux de sir William et de la nombreuse escorte qu'il ne manquera pas d'amener avec lui. Il fera donc une chose toute naturelle: il profitera de ce que l'on ne connaît point sa personne, pour servir de guide à des gens trop heureux d'une pareille rencontre. Arrivés à l'entrée du souterrain, que votre père et son monde s'engagent dans ce chemin dont ils ignorent l'étendue; or, qu'advient-il? Saïd-Yama, par les moyens dont il dispose, aura fait venir une vingtaine de ses subordonnés, lesquels, divisés en deux troupes, l'une en avant, l'autre en arrière, peuvent condamner les issues, opération plus simple et moins compromettante que l'usage des poignards ou des armes à feu que vous regrettiez tout à l'heure.

— Oh! mon Dieu! mais ce serait épouvantable!

— Aussi me voyez-vous prêt à l'empêcher, messieurs; voilà pourquoi je vous abandonne à vous-mêmes, non sans toutefois vous donner un dernier conseil.

— Je vais vous aider à mettre à flot l'embarcation. Je partirai. Vous n'aurez d'abord qu'à vous laisser aller à la dérive. Chercher à débarquer dans la portion de l'île qui nous fait face serait une imprudence inutile. C'est à l'autre extrémité, que nous avons dépassée en prenant la route souterraine, qu'il convient d'arriver avant la nuit tombée, afin d'échapper aux vedettes qui ne veillent guère pendant le jour. A cette extrémité seule se trouve un point accessible, autant par la nature du terrain que par le peu de surveillance des sentinelles du camp de Saïd-Yama. Vous le reconnaîtrez encore à la présence d'un des bateaux que vous avez vus; à moins que pas un seul des gens appelés par mon frère ne soit rentré dans l'île. La seconde barque est restée, après mon départ, aux Rocs-Jaunes. Qu'elle y soit encore ou qu'elle n'y soit pas, il est urgent que nul ne vous aperçoive avant les clartés de l'aube naissante.

— Mais, demanda le créole anglo-indien, si, malgré tout, on nous fait prisonniers?

L'enfant se prit à rougir. On devait croire à de l'embarras de sa part. Ce n'était que l'effet d'un actif travail de la pensée.

— Cela offrirait, répondit-il, plus d'avantage que tout le reste; mais cela serait bien hardi peut-être.

— Enfin, de quoi s'agit-il; d'attaquer à nous deux ces misérables?

— Non.

— Et quoi donc?

— De vous laisser surprendre, et prendre! ajoutait Bengali.

— Et tu dis que cela servirait...

— A inspirer plus de sécurité, c'est-à-dire moins de prudence aux gens que sir William vient punir de tant de cruauté.

— Eh bien, dit Edgard, nous suivrons le conseil que tu nous donnes.

— Oui; mais, objectait encore le jeune Français, par un reste de méfiance à l'endroit du paria, si le moment suprême nous trouvait sans secours devant les préparatifs du supplice de miss Henriette?

Un silencieux éclat de rire, où l'orgueil s'unissait à l'incrédulité, anima soudainement le visage expressif de l'Hindou.

— Le fils de Neddy-Neddy, prononça-t-il d'un ton ferme, sera dans tous les cas auprès de sa bienfaitrice. La mort, seule, pourrait le dispenser de ce devoir; mais le Dieu tout-puissant dont miss Davidson parle sans cesse est trop plein de miséricorde pour ne pas favoriser ceux qui espèrent la sauver d'un trépas horrible!

A ces paroles, qui, pour affermir l'espérance, rappelaient la grandeur du péril, Edgard et Gustave se sentaient frissonner.

— Allons, dirent-ils, en s'efforçant de ne plus réfléchir, à présent que la décision est prise, ne songeons qu'à la mener sans tarder et résolument à bonne fin.

Moins d'un quart d'heure après cette conversation, Bengali avait disparu, et l'embarcation, livrée presque à elle-même sur le Hougly, descendait lentement le courant.

Les jeunes gens, étendus côte à côte sur les longues pièces de bois, éprouvaient trop d'angoisses terribles pour s'arrêter volontiers, même aux réflexions toutes naturelles que devait provoquer cette suite non interrompue d'aventures. La moindre était si loin de leur pensée il y avait à peine soixante heures!

Tout à coup, un murmure étrange retentit autour de l'embarcation. Il semblait partir du fond du fleuve. Il grandissait, il approchait. Des oscillations que rien n'expliquait encore menaçaient l'équilibre du fragile esquif.

Edgard jeta un cri, et ce cri exprimait tant d'épouvante, que Gustave, surpris, fut debout aussi vite que son camarade.

— Qu'y a-t-il? et pourquoi êtes-vous si pâle, si tremblant?

— Vous le demandez? Mais vous n'entendez donc rien? vous ne voyez donc rien?

— Mais quoi donc?

Et d'une main frémissante, le créole anglo-indien désignait une espèce de bouillonnement à droite, à gauche, partout enfin.

Le jeune Français regarda mieux, en prêtant une oreille attentive.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, pénétré des mêmes terreurs qui gagnaient de plus en plus son compagnon d'infortune, des caïmans!

Il y avait, en effet, de quoi frémir.

Nous avons déjà dit que cet amphibie appartient au genre des reptiles crocodiliens. Malgré la faculté de vivre aussi bien sur terre que dans l'eau, c'est en nageant qu'il peut le mieux exercer toute son agilité, toute sa force.

Il n'élève souvent que la partie de la tête où se trouvent les yeux. Il peut ainsi guetter les animaux qui viennent se désaltérer au bord des fleuves. Il plonge alors; il va les saisir par les jambes. Il les entraîne jusqu'à ce qu'ils se noient. Inutile d'ajouter que la chair humaine est parfaitement de son goût.

Une douzaine de ces monstrueuses bêtes s'agitaient au fond des ondes à demi transparentes. De leur gorge s'exhalait une sonorité comparable à un chant plaintif: ce qui est encore une des particularités de leur espèce.

Plusieurs, déterminés par une faim dévorante, gagnaient de vitesse en bousculant les autres. Déjà ils ne craignaient pas d'allonger un affreux museau et d'étendre une horrible patte vers les malheureux qui, ne sachant comment les chasser, encore moins comment les combattre, commençaient véritablement à perdre la tête.

Une pensée horrible venait, en même temps, s'imposer. Edgard et Gustave se demandaient, la mort dans le cœur: Bengali ne serait-il, décidément, qu'un misérable hypocrite, mille fois plus à mépriser que son frère? Ce qui arrive, et qu'il devait bien prévoir, ne répondrait-il qu'à une soif de vengeance capable d'animer au même degré les deux fils de Ben-Saïd?

XX

La vengeance de chrétienne.

Revenons maintenant à miss Henriette.

La barque où elle avait été enfermée, après avoir jeté au hasard sur le rivage les roses de Bengale qu'Edgard devait ramasser et reconnaître, contenait, en outre de quelques femmes, tout ce que les bandits avaient volé, depuis quelque temps, aux alentours de Barrack-Poor.

La peur d'être arrêtés par ceux qui les poursuivaient, et dont ils ignoraient le nombre, s'augmentait de celle d'avoir à restituer sans doute une quantité d'objets d'une valeur incontestable. Elle absorbait assez tout ce vilain monde pour assurer à la jeune prisonnière une tranquillité relative pendant la première nuit et le commencement du jour suivant.

En quittant les Rocs-Jaunes, hommes et femmes s'étaient mis aux avirons avec une énergie incomparable. Une légère brise matinale enflait la grande voile quadrangulaire fixée à l'avant du petit bateau.

La cabine où miss Davidson jouissait d'un peu plus de liberté que le jeune Français dans la sienne offrait aussi moins d'étendue.

La jeune fille subissait encore la profonde lassitude morale et physique dont on remarquait les premiers symptômes au début de son enlèvement. Des pleurs, des prières n'avaient obtenu qu'un dédaigneux silence. Condamnée à ne pas même constater de ses propres yeux le voisinage de l'ami de son propre frère, elle se voyait réduite à un affreux désespoir.

— Mon Dieu ! pensait-elle, ce n'est pas uniquement pour moi que je vous implore. J'accepte les épreuves qu'il vous plaira de m'envoyer ; mais ceux qui m'aiment et que mon absence fait déjà bien souffrir, Seigneur ! n'aurez-vous point pitié d'eux ?

Vers midi, une tête sauvage se montrait à la fenêtre, et un bras étendu laissait tomber des aliments grossiers. Il fallait avoir bien faim pour se décider à y goûter. Un limon, quelques bananes, fut tout ce que la prisonnière osa porter à sa bouche.

On avait d'autant plus chaud que la réflexion des rayons du soleil sur les eaux du Hougly, comme sur un miroir, ajoutait à leur propre intensité. L'intérieur de la cabine ressemblait à une fournaise. Un sommeil de plomb finit par s'emparer de la jeune fille. C'était bien ce qui pouvait de mieux lui advenir.

Quand elle se réveilla, au tapage qui se faisait autour d'elle, une vigueur opiniâtre avait triomphé des résistances du courant du fleuve. On touchait au terme du voyage.

Quantité d'autres femmes, d'autres enfants, assemblés sur le rivage, attendaient avec impatience.

Le contenu de la grande cabine fut enlevé, transporté avec un excès de zèle qui ressemblait à du pillage. Les objets, plutôt appréciés d'après leur éclat qu'en raison de leur valeur intrinsèque, obtenaient un succès colossal, célébré par des cris à vous déchirer le tympan.

Dans le feu du premier enthousiasme, on oubliait miss Davidson. Sa vue augmenta l'effervescence. On reconnaissait la fille de sir William, de l'homme qui, dans l'esprit de cette multitude, pouvait s'opposer à la mort ignominieuse de l'ancien chef de voleurs. On attendait depuis un an de justes représailles. En fallait-il davantage pour élever le délire sanguinaire à son apogée ?

Miss Henriette était plus morte que vive.

On s'en saisit comme d'une proie. On se disputait le plaisir de l'emporter jusqu'à l'endroit du campement. D'affreuses créatures, peu soucieuses de l'effrayer, de la faire souffrir, lui tiraient la tête, les bras et les jambes. Survint une grande vieille, véritable diablesse. Elle eut bientôt vidé la question du partage, en s'adjudgeant la captive, qu'elle plaça du même coup, sur son épaule ; après quoi, elle se mit à courir si vite que l'on avait de la peine à ne pas rester en arrière.

La foule prit ainsi le chemin qui menait au camp des bohémiens asiatiques.

L'île des Caïmans, beaucoup plus étendue en longueur qu'en largeur, commençait par une pointe. Elle finissait avec la forme ronde, comme un cerf-volant. Bengali ne mentait pas en annonçant un lieu presque inabordable. Une végétation merveilleuse assurait à la fois l'ombre et le mystère. On eût dit un bloc immense arraché aux plus belles forêts de l'Inde par

un cataclysme, et entraîné par une inondation diluvienne.

Au milieu, une dizaine de huttes avaient été construites avec l'insouciance particulière aux gens à qui un séjour de quelque durée est rarement permis dans le même endroit. Entre elles, un espace réservé aurait pris le nom de place publique, si l'ensemble eût mérité de s'appeler un village.

Cet espace recevait pêle-mêle tout ce qui ne pouvait prendre une part utile aux expéditions dangereuses dont le produit aidait un affreux monde à ne pas mourir de faim.

En outre de ceux qui arrivaient, il y avait là quelques femmes et des enfants.

Devant les huttes s'élevaient de grands arbres. Les basses branches portaient de jeunes garçons, occupés, les uns à balancer leurs petits frères, leurs petites sœurs, suspendus dans de larges corbeilles, d'autres à déguster des fruits mûrs ou à se les jeter mutuellement, comme des magots ou des ouistitits.

L'illusion fut complète, quand l'apparition du joyeux cortège, en excitant la curiosité de cette marmaille, provoqua bien vite une dégringolade générale.

Le butin, réuni en tas au milieu de la place, offrait un singulier contraste avec les haillons sordides qui servaient de vêtements aux bandits et à leurs familles.

Le partage ne devait avoir lieu qu'en présence de Saïd-Yama. En attendant, on couvait des yeux tant de richesses. On palpat les étoffes. L'or et l'argent passait de mains en mains.

Miss Davidson portait une robe de mousseline, des pendants d'oreilles, un collier ; le tout assorti à son teint de lis et à sa blonde chevelure.

Cette parure ne devait pas frapper impunément le regard fauve des femmes aux mains desquelles elle avait été confiée.

— Beau ! beau ! s'écriaient-elles, dans un idiome incompréhensible et en serrant de près la jeune fille,

Or, avec de telles créatures, de l'idée au fait il n'y a pas même le temps d'un scrupule.

Déjà la plus proche saisissait un bracelet. Une autre osait porter des mains sordides sur une poitrine palpitante. Alors toutes les jeunes harpies se déchainèrent avec autant d'impétuosité que de convoitise.

— A moi ! à moi ! c'est pour moi ! disaient-elles.

Ces exclamations déterminèrent une lutte acharnée et de violents efforts pour arracher à la pauvre captive des bijoux qu'elle ne songeait guère à refuser.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! mais vous me faites mal !... Attendez ! attendez ! je vais vous les donner !

Plaintes inutiles, vaines promesses ; on ne la comprenait pas, et l'intention d'offrir elle-même ce que l'on prétendait obtenir de force ressemblait trop à un mouvement défensif pour éloigner les dangers d'un contact horrible.

Alors, ce que la pitié ne savait pas accorder, miss Davidson en fut redevable à l'autorité de la grande vieille, qui, un instant absente, revenait auprès de la prisonnière avec un empressément farouche.

Cette femme, très-avancée en âge, était la doyenne de la compagnie errante. On la nommait Kaly-Kouba. Elle joignait à une maigreur excessive des allures masculines faites pour effrayer même les gens habitués à la voir. L'usage du bétel, en lui brûlant les dents et les gencives, achevait de lui donner un hideux aspect.

Elle criait d'une voix glapissante :

— Arrière, effrontées ! gueuses ! coquines ! Que faites-vous là, paresseuses ! plutôt que d'aller aider aux préparatifs du souper ? Les braves gens qui arrivent sont affamés comme des loups ! Allez ! allez ! et ne tourmentez pas une enfant bien gentille et qui ne sera pas fâchée de se mettre aussi de bons morceaux sous la dent !

Le conseil était un ordre. On hésitait cependant à le suivre.

— Ah! c'est comme ça que vous m'écoutez, petites vipères!
Une trique se trouvait là. Saisie et manœuvrée à tour de bras, elle fut bientôt dispersé les vilaines filles qui, pourtant, ne se retirèrent qu'à regret.

Miss Henriette respira. Elle se croyait tranquille. Hélas! elle ne gagnait guère au change.

(La suite au prochain numéro.)

Alfred SÉGUIN.

A NOS ABONNÉES

L'administration du *Moniteur de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnés, vient de s'entendre avec l'une des premières maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette : nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée du *Moniteur de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal justifiant de son abonnement, et cela jusqu'au 30 juin 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houppie en cygne du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de trois francs.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 4 franc pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire quatre francs, pour recevoir franco dans toute la France.

Toute demande pour Paris et les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée franco à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquer la nuance que l'on désire: blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

REVUE DES MAGASINS

Décidément, il n'y a pas de toilettes plus élégantes que les costumes et robes de foulard. Par sa souplesse soyeuse, sa fraîcheur, ses nuances adorables, ce tissu est inappréciable en été; il produit un charmant effet sous les verts ombrages et supporte bravement les rayons du soleil. C'est l'étoffe préférée de nos élégantes, qui ont pu en apprécier depuis longtemps tous les mérites.

Parmi les tissus indiens qui ne se trouvent qu'au *Comptoir des Indes* et constituent les plus saisissantes nouveautés de la saison, nous signalerons aux femmes de goût le crêpe Osaka, le Bénarès, le Bangalore et le Rhotian, en toutes nuances nouvelles, claires ou foncées. Ces étoffes se drapent avec une grâce incomparable, et doivent être employées en tuniques et polonaises.

C'est au *Comptoir des Indes* qu'on est sûr de trouver la plus riche collection de foulards unis et croisés que l'on puisse rêver. On peut avoir un costume charmant depuis 38 francs, et en compléter l'élégance par une écharpe assortie de crêpe de Chine frangée, vendue 28 francs dans cette maison. Ces écharpes, de toutes couleurs, obtiennent le plus grand succès au *Comptoir des Indes*, qui a eu la bonne pensée d'adjoindre à ses tissus des garnitures assorties, composées de franges de soie ou de guipures de laine. En s'adressant au *Comptoir des Indes*, il suffira d'indiquer la quantité de garnitures désirée, pour recevoir étoffes et garnitures au complet. C'est surtout en province et à l'étranger que cette ingénieuse combinaison rend de grands services, car il y a des endroits où les assortiments sont presque impossibles, pour ne pas dire tout à fait.

Écharpes et robes sont envoyées franco, mais lorsque l'écharpe seule sera demandée, elle ne sera expédiée qu'en échange d'un mandat sur la poste joint à la commande.

Teintes unies, pois, rayures, dessins, sont, au *Comptoir des Indes* (boulevard Sébastopol 129), des merveilles de fraîcheur et de coloris.

— Mesdames BRUNHES et HUNT, dont nous approuvons toutes les créations, ont un tel sentiment de la beauté féminine qu'elles ont trouvé le secret d'embellir leurs clientes avec leurs adorables chapeaux.

Pas deux chapeaux qui se ressemblent chez ces véritables fées, mais quelles formes séduisantes, quel harmonieux ensemble! Comme fleurs

et nœuds sont posés avec goût et inspiration! Toujours en avance d'une saison, les chapeaux de mesdames Brunhes et Hunt édités ce printemps ne sont adoptés que l'hiver prochain.

C'est donc créer la mode que de porter un chapeau de cette maison, où la fantaisie coquette règne en souveraine.

Les chapeaux assortis aux toilettes se composent de fonds mous en soie et de passes de paille avec couronne de fleurs en dessous et guirlande posée de côté ou en diadème.

Le chapeau *Orphée* coiffe à ravir; il se fait en paille noire ou blanche avec couronne de fleurs variées en dessous; on le garnit d'une écharpe, d'un foulard ou de larges rubans écossais.

Le chapeau *Henri III* est le chapeau de voyage par excellence; avec la longue plume rejetée derrière, il donne une crânerie séduisante à la physionomie. Le chapeau *Longueville* et le chapeau à larges bords, dit chapeau de bergère, sont des chapeaux de campagne indispensables quand on veut se préserver sérieusement du soleil. Mesdames Brunhes et Hunt excellent dans la composition de ces chapeaux, qui ont un genre tout spécial d'élégance en sortant de chez elles.

Que celles de nos lectrices qui veulent être coiffées avec goût, élégance et distinction, s'adressent à mesdames Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

— Les gens du monde ont adopté l'opoponax: c'est le parfum à la mode. Aussi la maison PINAUD-MEYER s'est-elle empressée de composer toute une série de produits parfumés à cette essence enivrante.

On trouve maintenant à la *Corbeille fleurie* une eau de toilette exquise à l'opoponax, des savons, pommades et crèmes froides. Ce parfum conserve son odeur très-longtemps: c'est ce qui constitue une de ses principales qualités.

Le lait d'Hébé conserve également son prestige: c'est une lotion exquise qui embellit le teint et l'idéalise; nous ne saurions trop la conseiller par les chaleurs. On en complète l'effet par la crème au lait d'Hébé qui efface les moindres altérations du visage comme par miracle. Ne jamais oublier que la maison Pinaud-Meyer possède une collection complète de produits à base de violettes de Parme, et que, par sa perfection, elle suffirait à faire le succès d'une maison, si depuis longtemps déjà la *Corbeille fleurie* ne jouissait de la plus haute considération.

Tous les secrets de la beauté se trouvent donc au complet dans la maison Pinaud-Meyer (boulevard des Italiens 30), ainsi qu'un grand choix de ces inutilités indispensables à l'élégance des femmes, telles que broches d'ivoire, peignes d'écaille, flacons, etc.

SPÉCIALITÉS

Nos lectrices nous sauront gré de leur faire connaître un spécifique merveilleux pour la conservation des dents; nous voulons parler d'un produit anglais appelé l'*Odonto* de Rowland, composé d'ingrédients les plus recherchés, d'herbes orientales, ce produit possède l'inappréciable vertu de préserver les dents de la moindre altération, de les embellir, de fortifier les gencives, de rendre l'haleine suave et pure, et de donner à l'émail des dents la blancheur nacrée des perles fines.

L'*Odonto* doit être considéré comme le meilleur dentifrice dû à la chimie moderne. Son application constante fortifie les dents ébranlées, nettoie on ne peut mieux la bouche en donnant une teinte rosée aux gencives qu'il raffermi. Aussi, est-il employé avec succès dans toute l'Europe par l'élite des gens du monde.

L'*Odonto* de Rowland, qui se vend en gros chez madame veuve LAMAR (rue Saint-Denis, 151), se trouve en détail chez tous les parfumeurs et pharmaciens de France.

— Hommes et femmes seraient coupables de se laisser vieillir avant l'âge, et de ne pas lutter contre les premières atteintes de la vieillesse; de tous les précurseurs, il n'en est pas de plus significatifs que les cheveux blancs, mais aussi il n'en est pas de plus facile à faire disparaître. L'industrie moderne s'est montrée prodigieuse sous ce rapport, et l'*Eau gauloise*, employée assidûment, se charge non-seulement de faire disparaître les cheveux blancs, mais encore d'en empêcher la décoloration. Essentiellement hygiénique, l'*Eau gauloise* fortifie la racine des cheveux et préserve ainsi de la calvitie; agréablement parfumée, elle n'a donc aucun des inconvénients des autres préparations de ce genre.

L'*Eau gauloise* peut être employée sans crainte par les personnes les plus délicates et les plus nerveuses; elle est parfaite sous tous les rapports et son effet ne se fait pas longtemps attendre.

L'*Eau gauloise* se trouve rue de Provence, 4.

L. ROUVENAT ✱, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.